

Penser, analyser, rêver en complexité

Benoît Virole

2021-2025

Résumé

Nous présentons les grandes lignes du paradigme de la complexité et argumentons en faveur de sa possibilité à donner accueil à la psychanalyse. L'axe central de l'argument est celui de la récursivité comme moteur génératif de la complexité, présente de façon explicite dans le narcissisme mais plus généralement dans le statut singulier de la pulsion sexuelle. Nous illustrons cet argument par l'exemple des théories du rêve.

Mots-clefs

Psychanalyse Sciences de la complexité Épistémologie

Introduction

Le terme de complexité à deux acceptations. La première est utilisée à profusion dans le langage courant comme dans les médias. On déclare un phénomène *complexe* quand la pensée échoue à l'analyser de façon simple et aisément communicable. En fait, le terme plus adapté serait, dans ce cas, celui de *complication*. Au lieu de dire : « c'est complexe », on devrait dire plus justement mais de façon moins précieuse : « c'est compliqué ». La complication est liée à un ensemble de facteurs dont il est parfois coûteux, mais toujours possible, d'en faire une analyse en constituants élémentaires, en suivant la méthode cartésienne de réduction du compliqué vers le simple. La seconde acceptation du terme de complexité est technique. La complexité est alors définie, non pas en négatif, mais par la positivité de ses propriétés. L'une d'entre elles est qu'un phénomène complexe est qualitativement distinct de l'assemblage de ses constituants élémentaires. Il est à la fois *plus* que leur somme, mais il l'est aussi *moins*, comme l'a relevé Edgard Morin, car l'émergence des systèmes complexes a aussi un coût, celui de leur émergence et celui du maintien de leur existence¹. Il faut arriver à le penser autrement que par une simplifica-

tion. La connaissance des constituants du substrat dans lequel se concrétise un phénomène complexe, ainsi que celle des facteurs qui semblent le déterminer, sont nécessaires, mais insuffisantes. Une approche directe de la complexité, en tant que complexité, est donc impérative. Dans cette acceptation technique, qui sera la nôtre, la complexité n'est plus une notion cache misère dont on se sert pour masquer nos incapacités à comprendre un phénomène donné. Elle est un concept épistémique fort. Elle fonde un paradigme de la connaissance et déploie une méthode et un lexique pour une intelligibilité du réel. En apposant cette méthode et ce lexique au champ de la psychanalyse, nous escomptons explorer une perspective qui nous est chère celle d'essayer de mieux situer la psychanalyse dans le champ scientifique, sans la réduire, ni la dénaturer.

La causalité récursive

La meilleure façon d'introduire la complexité est de reprendre le problème de la *causalité*. Car, la cause - c'est-à-dire le procès par lequel un objet déterminant crée un phénomène déterminé - est réévaluée dans le paradigme de la complexité. Le problème de la causalité traverse toute l'histoire de la pensée et se confond avec l'histoire de la

1. Cf. Morin, E., *La Méthode*, tome 1, Paris, Le Seuil, 1977-2004, p.112.

philosophie. On peut en isoler quelques moments charnières. La question de la causalité s'est tout d'abord vue apporter des réponses mythologiques et religieuses. La magie, les dieux, le destin, les forces occultes expliquent les phénomènes naturels. Socrate, selon Platon, alerte sur la nécessaire distinction entre la cause d'un fait et les circonstances qui sont nécessaires à l'advenue de ce fait. Reprenant les apports des philosophes présocratiques, Aristote distingue la cause matérielle (le bloc de marbre qui contient en puissance la forme de la statue, Miles), la cause formelle (le plan de réalisation, Pythagore), et la cause efficiente (le travail du sculpteur, Anaxagore) et enfin, son apport propre, la cause finale (la statue réalisée). Pour chacune de ses dimensions causales, il existe une séquence temporelle : le déterminant précède toujours le déterminé. Beaucoup plus tard dans l'histoire des idées, pour Hume, empiriste, toutes les idées, des simples aux complexes, prennent source dans l'expérience perceptive. Mais l'interprétation empiriste de la causalité pose un problème. Quand une boule de billard en mouvement heurte une autre boule de billard immobile, celle-ci se met en mouvement après le choc. La première boule est donc la *cause* du mouvement de la seconde. Cependant le phénomène de la causalité - le procès - est, en lui-même, inobservable. Hume en déduit que l'idée de causalité résulte de l'expérience acquise devant la répétition des actions déterminantes, par ce qu'il appelle « la conjonction constante des habitudes ». La causalité est ici aussi séquentielle : le déterminant précède temporellement le déterminé. La métaphore du billard utilisée par Hume est intéressante car elle est reprise ultérieurement dans l'histoire des idées mais cette fois-ci en utilisant trois boules au lieu de deux. Si trois boules de billard s'entrechoquent, il est impossible de déterminer les trajectoires résultantes de chacune d'entre elles. Dès que trois corps, indépendants (autrement-dit des variables indépendantes) sont en interaction simultanée, leurs trajectoires d'évolution deviennent indéterminées, donc non réductibles par l'analyse². On dira ainsi que la complexité naît dès

2. Henri Poincaré (1854-1912) publie en 1890 l'article *Sur le problème des trois corps et les équations de la dynamique*. Dans un système à 3 corps apparaissent des solutions sensibles aux conditions initiales pour lesquelles une solution analytique est illusoire.

qu'il y a trois ordres de facteurs indépendants en interaction simultanée. Enfin, le moment kantien inaugure un changement dans la compréhension de la causalité. Kant pose l'existence de l'idée de causalité comme un principe de la raison pure. Mais la causalité pour Kant peut être réversible : une conséquence peut en retour influencer une cause car si les phénomènes sont simultanés s'applique alors le principe de *l'action réciproque*. Cette action réciproque crée un nouveau *tout* :

« Les choses sont en même temps et réciproquement coordonnées comme causes l'une de l'autre par rapport à leur détermination. [...]C'est là une toute autre espèce de liaison que celle qui se rencontre dans le simple rapport de la cause à l'effet (du principe de conséquence) dans lequel la conséquence ne détermine pas à son tour réciproquement le principe, et par-là ne forme pas un tout avec lui (comme le créateur du monde et le monde). Ce procédé qui suit l'entendement quand il se présente la sphère d'un concept divisé, il l'observe aussi quand il conçoit une chose comme divisible ; et, de même que, dans le premier cas, les membres de la division s'excluent l'un l'autre et pourtant sont liés dans la sphère, de même, dans le second cas, il se représente les parties comme ayant chacune (en tant que substance) une existence indépendante de celle des autres et cependant unique en un tout.³ »

La notion de cause en complexité prend source dans le prolongement de cette action réciproque. En complexité, la causalité n'est alors plus linéaire mais *réursive*. Le déterminé fait retour sur le déterminant et le modifie à son tour de telle façon qu'il devient impossible de les distinguer, sauf à admettre par convention une origine. La causalité réursive entre deux éléments crée un nouvel élément qui les englobe tous les deux. Sur le plan formel, on pourrait ainsi écrire la séquence suivante :

1. A L'élément A existe. Cela peut être un facteur, un ensemble de facteurs, une puissance, un phénomène quelconque.
2. $A \rightarrow B$ A est la cause de l'élément B. A détermine B. On néglige dans A la distinction potentielle entre la cause d'un fait et une circonstance qui préside à ce fait. Dans les deux cas, A est considéré comme un

3. Kant E., *Critique de la raison pure*, 1781, Puf, 11^{ème} édition, 1986, p.97-98.

facteur déterminant. C'est une réduction qui pourrait être préjudiciable. Confondre la cause d'un fait et sa condition sans laquelle ce fait ne peut exister, risque d'être une voie d'impasse sur le plan de l'efficacité. Mais on cherche ici d'abord l'intelligibilité.

3. $B \rightarrow A$ B détermine en retour A
4. $A \leftrightarrow B$ A et B sont liés par une relation récursive. On ne peut pas, à partir de la simple observation du couple A et B connaître l'antécédence de A ou de B.
5. $(C (A \leftrightarrow B))$ Un troisième élément C détermine A et B et il est en retour aussi déterminé par A et par B. La relation est totalement distributive.
6. $[A, B, C, \dots]$ A, B et C forment alors un système complexe. Les éléments sont liés dans des interactions réciproques. L'évolution du système est imprévisible (règle des trois corps). Les crochets de l'expression $[A, B, C, \dots]$ symbolisent le *système* résultant de la causalité récursive. Point remarquable, ce système complexe issu de la récursivité contient également en lui-même la trace du processus qui lui a donné naissance. Il faudrait donc écrire plus justement le système issu de la récursivité comme étant :
7. $[A, B, C, [F(x)]]$ Les deux crochets $[F(x)]$ internes à l'expression correspondent à l'internalisation de la fonction récursive. En mathématique et en programmation informatique, la récursivité correspond à une fonction qui s'applique à elle-même, qui fait retour sur elle-même. Remarquons que si l'on supprime A, ou que A disparaisse pour une raison ou une autre, B et C, ayant été déterminés par A, conservent dans leur structure interne *quelque chose* de A. On devrait ainsi écrire l'expression (6) comme suit :
8. $[A^{BC}, B^{AC}, C^{BA}, [F(x)]]$ En cas de suppression de A, le système devient :
9. $[B^{AC}, C^{BA}, [F(x)]]$ A reste présent dans le système sous la forme des traces présentes dans l'histoire des interactions entre les éléments déterminants. Les expressions B^{AC} et C^{BA} signifient que B et C possèdent les *traces* actives (A en exposant) de l'élément A qui a influé sur eux mais qui n'est plus *actuel*. On peut voir ici, en faisant une transposition en psychanalyse, une façon possible de considérer les traces mnésiques. Les conditions premières du traumatisme, réel ou fantasmatique, ne sont plus accessibles en soi mais elles ont laissé des traces dans la complexité psychique.

Par cette récursivité, une entité systémique complexe est créée. La causalité récursive fait émerger des orga-

nisations nouvelles comme l'explicitent Morin et Le Moigne :

« Le principe de récursion organisationnelle va au-delà du principe de la rétroaction (feed-back) ; il dépasse la notion de régulation pour celle d'auto-production et auto-organisation. C'est une boucle génératrice dans laquelle les produits et les effets sont eux-mêmes producteurs et causateurs de ce qui les produit. [...] Les individus humains produisent la société dans et par leurs interactions, mais la société, en tant que tout émergent, produit l'humanité de ces individus en leur apportant le langage et la culture.⁴ »

La causalité récursive est donc le moteur génératif des systèmes complexes quelle que soit leur échelle et quel que soit le substrat dans lequel ils se réalisent. Le climat, le système immunitaire, l'économie, les relations internationales, les écosystèmes, les sociétés humaines sont quelques exemples de ces systèmes complexes que l'on ne peut pas réduire en constituants élémentaires mais qui possèdent tous, avec des intensités variables pour chacune d'entre eux, des propriétés que l'on présentera succinctement⁵.

Les propriétés de la complexité

Ces systèmes complexes sont dynamiques et évoluent dans le temps, sans qu'il soit possible d'avoir une intelligibilité entière de leur déterminisme. Il est possible de réaliser des sections dans ces systèmes et de parvenir à une intelligibilité locale circonscrite aux sections réalisées mais l'intelligibilité globale du système est hors de portée. Ces systèmes constituent des organisations mouvantes mais ils possèdent aussi une stabilité *holistique*. Ils se reconstituent malgré l'amputation (ou la neutralisation) d'éléments constitutifs non seulement de leurs substrats, mais aussi des facteurs qui les contrôlent. Bien évidemment, cette stabilité ne subsiste que dans certaines limites. Au-delà de ces limites, si les modifications du substrat, ou des facteurs de contrôle, dépassent certaines valeurs

4. Morin E., Le Moigne J.L., *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, 1999.

5. Pour l'exemple du système immunitaire, cf. Varela F. J., *Autonomie et Connaissance, Essai sur le vivant*, Seuil, 1989.

critiques, alors les systèmes se dégradent en se dis-sociant. Les systèmes complexes sont singuliers car leurs trajectoires d'évolution sont dépendantes des variations des conditions initiales. Comme leur histoire, soumise aux aléas de l'environnement et du hasard, est forcément singulière, ils sont uniques. Ils possèdent une structure interne composée d'attracteurs vers lesquels convergent ou divergent leurs trajectoires d'évolution. Ces attracteurs peuvent s'opposer les uns aux autres en générant des effets dynamiques comme en météorologie où les zones de basse pression et de haute pression sont des attracteurs en compétition générant des mouvements de l'atmosphère (vents). Ces systèmes, tout en étant soumis à la temporalité de leur évolution échappent toutefois à la dimension linéaire du temps orienté. Leur émergence, et leur reconstitution en cas de perturbation, sont déterminées par la récursivité qui entrave tout positionnement d'un temps zéro et toute orientation de la flèche du temps. Ils existent donc dans une double temporalité, celle orientée vers le futur de leur évolution, généralement une dynamique lente, et celle non orientée de leur récursivité constitutive, généralement une dynamique rapide. Les phénomènes, c'est-à-dire les états apparents pris par ces systèmes, sont générés au point de rencontre de ces deux dynamiques temporelles. Enfin, une des propriétés les plus remarquables concerne l'internalisation des dimensions externes dans lesquelles évolue un système complexe. Un exemple de cette internalisation est celle de la météorologie où l'apparition d'une nuage, donc un objet interne au système climatique – il est producteur éventuel de pluie, modifie la luminosité, etc. - se réalise sur la ligne de front entre les masses d'air de pression et d'humidité différentes. Or, la pression barométrique et l'humidité sont des dimensions physiques. Ce sont des facteurs de contrôle qui s'internalisent dans le système sous la forme d'objets internes (les nuages). Une autre métaphore serait celle des tranchées de la première guerre mondiale, devenant objets du système tactique, et qui concrétisent dans le substrat de la terre, l'immobilisation du front entre les puissances antagonistes. Ou encore, en histoire, le mur de Berlin séparant l'Est et l'Ouest comme concrétisation dans le réel physique d'une opposition idéologique (capitalisme / communisme). Cette propriété d'internalisa-

tion d'une dimension de contrôle d'un système a été décrite mathématiquement par René Thom. Les paramètres de contrôle s'internalisent dans le système et deviennent des variables d'état⁶.

Penser en complexité

Penser dans la complexité nécessite alors un triple deuil. Le premier deuil concerne l'abandon de la notion de cause. Si l'histoire des idées a mis autant de temps à accepter l'indéterminisme, c'est bien que la nécessité cognitive de la cause est profondément inscrite en nous. La physique quantique a mis un point final à l'illusion d'une ontologie déterministe dans le réel à l'échelle quantique. Mais à notre échelle de la pensée humaine, la nécessité de penser la causalité est profondément résistante. Il est possible que cette nécessité soit d'origine biologique. La précurrence qui existe dans le règne animal, consiste dans un comportement inné de recherche de la cause d'un stimulus perçu par l'organisme⁷. Chez le nourrisson humain de quelques mois, la perception d'un son déclenche un comportement de recherche des origines du signal. L'enfant regarde d'abord le visage de sa mère, puis explore visuellement l'environnement à la recherche de l'origine du bruit. Penser un phénomène observable sans identifier sa cause est cognitivement difficile. Or, la complexité nous impose de nous détourner de la cause première, autrement dit de l'origine. L'histoire des idées nous a familiarisé avec la nécessité de cet abandon. Par exemple, la linguistique s'est construite en tant que discipline à partir de l'abandon des spéculations sur l'origine du langage⁸. L'anthropologie admet du bout des lèvres les reconstructions sur l'origine de l'humanité mais elle s'est constituée comme science en abandonnant le mythe d'une origine unique identifiable. Les sciences humaines qui

6. Cf. Thom R., *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, 1966, Christian Bourgeois éditeurs, 1980 et aussi l'essai *Présence de René Thom* sur www.benoitvirole.fr

7. La précurrence a été définie par le grand biologiste Sherrington. La perception de l'indice d'une objet déclenche une conduite anticipatrice du comportement de cet objet, Sherrington C., *The integrative action of the nervous system*, 1906, Cambridge, 1952.

8. La société française de linguistique fondée en 1864 excluait dans sa charte toute recherche sur l'origine du langage.

se penchent sur la complexité du fait humain se déploient sans la nécessité de la connaissance de son origine. Pourtant, penser l'origine est un besoin fondamental, que cela soit l'origine des enfants avec les théories sexuelles infantiles ou l'origine de l'univers avec les grandioses théories cosmologiques, sans parler de la persistance des croyances religieuses sur la genèse du monde. Dans les systèmes complexes, la question de l'origine est hautement paradoxale. D'une part, la plupart du temps, l'origine de ces systèmes échappe à la connaissance, et d'autre part les conditions initiales, donc externes au système, ont une importance décisive, et irrémédiable, sur l'orientation des trajectoires d'évolution. Chaque système porte sa propre historicité sans que le moment originel de cette histoire puisse être établi avec certitude. Si les illusions sont générées par des désirs inconscients, l'un d'entre eux est bien la recherche de la réassurance par une cause intelligible. Penser un phénomène sans rechercher la cause est pourtant ce que la complexité nous impose. Il ne s'agit plus alors de rechercher les facteurs déterminants, dont les interactions récursives nous empêchent de connaître le moment premier, mais de repérer les trajectoires prises par le système, puis d'identifier les attracteurs qui influent sur elles.

Le second deuil est celui de l'intelligibilité de la totalité. La complexité nous place devant des systèmes dont nous ne pouvons pas acquérir une intelligibilité complète. La seule possibilité que nous pouvons entrevoir est d'en avoir une intelligibilité sectorielle. Nous ne pouvons pas penser la totalité de l'atmosphère, ni des sociétés, ni du système immunitaire, ni de l'économie mondialisée, pour prendre ces quelques exemples. Nous les considérons comme des entités, pouvons les manipuler conceptuellement dans des abstractions, étudier en détail certains de leurs aspects, mais nous ne pouvons pas les penser dans leur totalité. Il ne s'agit pas uniquement du nombre d'éléments, du nombre de facteurs, du nombre de variables, donc du nombre de dimensions en jeu, qui peuvent être en soi considérables, mais de l'existence des interactions dynamiques entre tous ces éléments qui génèrent à tous moments des émergences imprédictibles d'objets nouveaux. À la différence d'un système mécanique dont on conçoit l'ensemble des états possibles, un système complexe défie la conception totalisante et place la pensée humaine devant

une exigence d'humilité. Mais pour autant, elle n'entrave pas la possibilité d'une réflexion sur l'origine de ces systèmes complexes, sur l'identification de leurs attracteurs et de leurs trajectoires d'évolution. Découvrir les zones critiques des évolutions de ces systèmes, les moments de bifurcation ou de fusion des attracteurs, montrer leurs capacités de couplage entre plusieurs systèmes complexes, éventuellement de substrat différent, sont quelques-unes parmi les possibilités de penser la complexité.

Le troisième deuil est celui de l'efficacité de l'action. Un système complexe déploie des trajectoires d'évolution dont la probabilité qu'elles repassent là où elles sont déjà passées est forte. La complexité c'est donc aussi, par essence, le retour au même. Toute action sur ces systèmes destinée à les orienter dans un sens ou un autre est donc illusoire. On ne peut agir sur un système complexe qu'en maîtrisant l'ensemble des facteurs récursifs inter-agissants. C'est possible en simulation numérique pour des systèmes complexes artificiels car on les immerge dans un espace virtuel de plus grande dimension. Cela est impossible pour des systèmes complexes « naturels » dont on ne connaît même pas l'ensemble de leurs dimensions. Pour autant, toute action n'est pas impossible et la paralysie n'est jamais une option satisfaisante. Idéalement, agir sur un système complexe, nécessite de « refroidir » l'ensemble de sa dynamique évolutive en essayant de jouer simultanément sur l'ensemble des facteurs. En pratique, bien souvent, la seule option est de réaliser, parfois intuitivement, une section dans la complexité et d'agir sur elle en espérant avoir trouvé le bon angle de pénétration (option modélisée mathématiquement par Poincaré)⁹. Nous sommes alors dans une perspective purement empirique. Une seconde méthode consiste dans la modélisation mathématique sous la forme de systèmes d'équations différentielles et d'établir des simulations de comportement de ces systèmes, avec des résultats parfois exceptionnels. Enfin, nous soulignerons la forte tendance actuelle consistant à prédire le comportement d'un système par les probabilités issues d'un traitement informatique de données massives (*Big Data*) par réseaux de

9. Cf. Manneville P., *Structures dissipatives, chaos et turbulence*, Aléas Saclay, 1991, p. 11.

« neurones » formels¹⁰. Quand il devient possible d'établir des statistiques sur une masse gigantesque de données et ainsi d'établir des probabilités avec une marge d'erreur réduite, il devient inutile de chercher à comprendre comment fonctionne le système. La boîte noire peut rester noire, dès lors qu'en analysant ses entrées et ses sorties, il est possible de prédire, à peu près, ce qu'elle va produire. Les cas singuliers disparaissent devant la raison statistique. L'action est alors déterminée non pas par l'intelligibilité du système mais par la probabilité acquise par la compilation statistique des données issues de l'expérience.

On conçoit mieux à la liste de ces deuils l'orientation actuelle des tendances scientifiques qui visent au pragmatisme des prédictions plutôt qu'à l'intelligibilité. La pensée en complexité est ainsi fragile devant les exigences d'efficacité. La tendance actuelle est de la reléguer à l'arrière-plan excepté pour certains domaines telles la météorologie et dans une moindre mesure celui de l'économie. Il est possible que la complexité soit devenue un obstacle épistémologique, au sens de Bachelard, et que l'on assiste à une régression sous la coupe des *Big Data*, la loi des grands nombres contre les cas particuliers. Insignifiance du cas singulier, place à la loi aveugle des grands nombres¹¹ !

Analyser en complexité

Cette présentation est succincte mais elle est suffisante pour initier l'intérêt que représente la complexité en psychanalyse. Après tout, ce triple deuil, celui de la cause, de la totalité et de l'action, la psychanalyse l'a depuis longtemps élaboré. Certes, la pensée freudienne se présente au départ comme une théorie déterministe¹². Elle est née de la quête par Freud d'une cause cachée aux symptômes hystériques qui échappaient à toute explication neurologique

puisque leurs expressions somatiques ne correspondaient pas aux « territoires » d'innervation neuronale. Mais la première cause découverte par Freud, à savoir la séduction sexuelle traumatique, donc un déterminisme linéaire de type cause conséquence, a été abandonné dès lors qu'il a découvert la nature fantasmatique de cette séduction. La causalité psychique a alors évolué en complexité. La cause n'est plus dans un déterminant événementiel mais réside dans l'interaction entre un événement, parfois majeur (des séductions sexuelles réelles existent *aussi*), parfois anodin, et un fantasme originaire inconscient, dont l'existence dépasse l'individu. Ce fantasme s'inscrit, selon Freud, dans le passé phylogénétique de l'espèce humaine - et ceci selon un processus lamarckien de transmission des caractères acquis. Cette thèse d'une transmission des fantasmes originaires, issus des événements vécus de la horde primitive, a fait couler beaucoup d'encre critique. Elle est considérée au mieux comme la spéculation d'un savant marqué par les connaissances positivistes du XIX^{ème} siècle ignorant *de facto* les données de l'anthropologie contemporaine. Mais l'histoire des idées ne va jamais en ligne droite. Les thèses lamarckiennes n'ont jamais disparues des recherches en biologie. Ainsi, aujourd'hui, l'épigénèse génomique a montré que le génome n'était pas une citadelle impénétrable à l'environnement. Le plus important, pour notre projet, est que la substitution de la thèse fantasmatique à celle de la séduction réelle, place la causalité psychique dans cette double temporalité : temporalité de l'individu, temporalité de l'espèce humaine.

Ceci a un corrélat pratique dans la cure : la nécessité de l'isolation du cadre analytique vis-à-vis de la réalité sociale, de façon à ce que les énoncés n'aient d'autres référés que ceux de la réalité psychique. Bien sûr, cette isolation est tendancielle. Elle ne peut être instaurée de façon constamment pure. Elle rencontre des limites. Limite due à un traumatisme effectif vécu par le patient, de nature sociale ou somatique, qui nécessite une contenance par l'analyste. Limite aussi devant une analyse figée par une rationalisation dans le banal consensuel et qui nécessite alors une intervention active pour éviter que cette défense induise une analyse en faux self. Mais au-delà de ces circonstances, l'isolation technique du cadre est construite pour repenser la question de la cause psychique, non

10. Les systèmes d'intelligence artificielle utilisent des couches de calculateurs logiques simulant le fonctionnement des neurones biologiques.

11. Pour Bachelard, la connaissance scientifique doit vaincre les obstacles suivants : l'expérience première, la connaissance générale, l'extension abusive des images familières, la connaissance unitaire et pragmatique, l'obstacle substantialiste, l'obstacle animiste, Bachelard G., *Le Nouvel Esprit scientifique*, Alcan, 1934.

12. Cf. pour une interprétation épistémologique de l'oeuvre de Freud, Sulloway F.J., *Freud, biologiste de l'esprit*, 1979, Fayard, 1981.

plus en termes de traumatismes réels, mais comme l'interaction, complexe au sens fort du terme, entre les événements vécus à l'échelle d'une vie, en particulier celle des conditions initiales de l'enfance, et les fantasmes originaires inclus dans la vie psychique individuelle.

Or, tous ces fantasmes originaires sont liés à la sexualité. La pensée freudienne a toujours insisté sur l'exceptionnalité de la fonction sexuelle dans l'espèce humaine. Seule de toutes les fonctions de l'organisme, la sexualité n'est pas au service de l'individu, de son homéostasie, de sa vie, mais au service de l'espèce. Il existe ainsi un conflit d'intérêt permanent entre la sexualité et l'individu. Cette fonction sexuelle, existant sous la forme d'une pulsion continue, pouvant changer d'objet, retorse à toute organisation et rationalisation, source du plaisir le plus intense de la vie (à l'exception notoire des plaisirs toxiques des opiacés et autres drogues) présente non seulement la singularité d'être intrinsèquement réversible - elle se boucle sur elle-même, fait retour sur sa source comme dans l'auto-érotisme primitif - mais existe aussi dans la double temporalité complexe : celle de la vie de l'individu et celle de l'espèce.

L'axe central de la complexité dans la vie psychique est ainsi donné par la récursivité de la pulsion sexuelle qui au départ est auto-érotique, sous ses formes partielles, puis est capable d'investir des objets et de retourner sur sa source. La récursivité de la pulsion sexuelle se rencontre de façon évidente dans le narcissisme. Le moi se prend lui-même comme objet d'amour. En termes freudiens, la libido émise par le moi protoplasmique fait retour sur lui-même, sur le moi émetteur, générant des effets de transformation, allant de la stase narcissique, improprement nommée « autistique », à la douleur d'un moi aux frontières internes attaquées par la tension narcissique, à des investissements nouveaux destinés à l'alléger. Dans tous les cas, la récursivité narcissique sur le moi émetteur génère une nouvelle donne. Le soi (*Self*), résultant de l'investissement narcissique du moi, n'est certes pas une instance freudienne, mais elle est une notion difficilement évitable. Certains analystes l'ont décrit comme un état du moi (Heinz Kohut), d'autres (Bela Grunberger) lui attribuent un statut d'instance de plein droit.

En considérant l'investissement narcissique du moi comme un processus récursif on conçoit mieux comment le soi peut être une entité émergente. La théorie de la complexité nous familiarise avec la possibilité de structures stratifiées dotées d'autonomie dont les interactions font émerger de nouvelles strates organisationnelles aux propriétés inédites. Le retour des sorties d'un système sur les entrées de ce système (récurrence) génère l'apparition d'une auto-représentation, c'est-à-dire d'une *instance* de ce système. Cette instance émergente contient une représentation globale du système sous-jacent, mais elle dispose de propriétés nouvelles qui ne sont pas déductibles des propriétés inhérentes au système. Il y a émergence d'un niveau de complexité supérieur, inédit, non réductible aux éléments constitutifs connus du système. En termes de théorie des systèmes, le système s'auto-finalise en générant en son sein une instance protégée de ses entrées et de ses sorties et pouvant générer des inférences déductives sur son fonctionnement. Cette instance nouvelle est au sommet de l'évolution du système. Elle dispose de propriétés nouvelles mais intègre aussi une représentation des états possibles du système. L'histoire évolutive de ce système est encodée sous une forme inédite dans cette instance. Il est alors possible d'envisager un topique de la complexité où le soi est considéré comme une instance holistique émergente de l'investissement récursif de la libido sur le moi¹³. Le narcissisme serait ainsi nécessaire au déploiement de la complexité de la vie psychique autant pour le maintien de la démarcation de l'individu de son environnement que pour l'exercice de sa cognition, car comme l'a souligné Daniel Wildlöcher, penser (cognition) à une scène c'est toujours se représenter soi-même dans cette scène :

« Penser à quelqu'un, c'est toujours situer la personne, l'événement par rapport à soi. Plus précisément, par rapport à une représentation de soi, car les deux pôles de l'action représentés sont indissociables et l'objet visé, la situation évoquée, définissent une représentation de soi partielle, une représentation de soi en situation. Lorsque la scène évoquée est chargée d'une valeur positive ou négative, la représentation de soi peut être considérée comme lieu de la projection du plaisir ou

13. Cf. *Topique de la complexité*, www.benoitvirole.fr

du déplaisir qu'engendre la scène représentée. selon les cas, l'investissement objectal ou l'investissement narcissique prédominera.¹⁴ »

Cette récursivité est présente également au niveau inconscient des relations aux objets internes. C'est Wilfred Bion qui a décrit de façon la plus claire cette fonction de la récursivité, même s'il n'emploie pas le terme. La conception de Bion est d'un apport important pour la clinique analytique mais elle est aussi une remarquable théorie psychanalytique de la connaissance. Les références de Bion à la philosophie de la connaissance, en particulier Kant et Hume, sont nombreuses et s'accompagnent d'un constant souci épistémologique. La conception de Bion peut en effet être rapprochée de l'idéalisme transcendantal de Kant, par l'existence de ces sortes de noumènes psychiques et de leur mouvement ascendant vers la connaissance nommée *K* (insight de prise de connaissance) pouvant aller vers des transformations en *O* position de l'inconnu, seule position possible pour l'analyste qui doit tendre dans son écoute vers ce point limite, cet infini à partir duquel il est possible de se rapprocher de la réalité psychique du patient. Bion est ici très proche de Kant pour qui il ne peut apparaître comme objet que ce qui est formé par les principes *a priori* de la sensibilité et de l'entendement pur. Le monde de notre expérience est le monde du phénomène. Il obéit aux lois de notre entendement. Les choses en soi, *noumènes*, demeurent inconnais-sables. Le point *O* de Bion est comparable à ce que Kant appelle le « *focus imaginarius* », c'est-à-dire le point qui, pour n'être pas réel, est tout de même le lieu à partir duquel l'inconditionné peut être pensé, mais non pas connu :

« Je soutiens donc que les Idées transcendantales ne sont jamais d'un usage constitutif, qui ferait que par là les concepts de certains objets seraient donnés, et que, si on les comprend ainsi, elles sont simplement des concepts ratiocinants (dialectiques). Mais elles ont en revanche un usage régulateur qui est excellent et indispensablement nécessaire, à savoir celui d'orienter l'entendement vers un certain but en vue duquel les lignes directrices de toutes ses règles convergent en un point qui, bien qu'il soit certes simplement une Idée (*focus imaginarius*), c'est-à-dire un

14. Wildlöcher D., « La relation narcissique », *Traité de psychopathologie*, Puf, 1994, p. 431.

point d'où les concepts de l'entendement ne partent pas effectivement, dans la mesure où il est situé totalement en dehors des limites de l'expérience possible, sert pourtant à leur procurer, outre la plus grande extension, la plus grande unité.¹⁵ »

La théorie de Bion peut aussi être rapprochée de la phénoménologie d'Edmund Husserl. Pour Husserl, les données de la perception, ce qu'il appelle les *Data*, sont des éléments disjoints qui ne peuvent être unifiés dans la représentation, qu'après avoir été saisis par le *rayon* de l'intention. L'intentionnalité synthétise les esquisses disjointes issues de l'expérience perceptive¹⁶. L'identification de l'objet, que Husserl appelle *synthèse logique*, est soumise à une expérience de l'écoulement des flux d'esquisses. La conception d'Husserl est très proche, sur ce point, de la conception de Bion chez qui la fonction α unifie les éléments β issus de l'expérience, tant perceptive que pulsionnelle, et qui sont inassimilables par le moi en les transformant en éléments α .

« La fonction α désigne cette fonction par laquelle les impressions des sens sont transformées en éléments susceptibles d'être emmagasinés, pour être ensuite utilisés dans les pensées du rêve ou dans d'autres types de pensées.¹⁷ »

Les éléments β sont les éléments bruts issus de l'expérience perceptive, *membra disjecta*, non intégrables tels quels dans l'espace psychique et devant subir une transformation) devenant éléments α par la fonction α dont le modèle est la rêverie maternelle. Les éléments β deviennent des entités α liées par une relation récursive générant des structures psychiques, telles par exemple, selon Bion, l'interface conscient / inconscient. Mais, et c'est là le point majeure, la fonction α exercée au départ par la mère (*sein*) s'*internalise* de façon récursive¹⁸. L'enfant introjecte non seulement les éléments α mais aussi la fonction α elle-même lui permettant alors de

15. Kant E., *Critique de la raison pure*, Puf, 1986, p.453.

16. Husserl E., *Idées directrices pour une phénoménologie*, (trad. P. Ricœur), Gallimard, Paris, 1950.

17. Bion W., *Éléments de la psychanalyse*, 1963, Puf, 1979, p.12

18. Pour François Richard, elle représente à la fois, l'objet et l'instrument de l'investigation psychique. Cf. Avant-propos à Bion W., *Aux sources de l'expérience*, 1962, Puf, 1979, p.5

métaboliser les éléments de son vécu¹⁹. Si on s'essaye à donner une formalisation de cette récursivité, on obtient les énoncés suivants :

Soit β données brutes de la perception exogène (distale) et de la perception endogène (sensations corporelles), inassimilables.

$F(\alpha) \rightarrow \beta \rightarrow (\alpha - \beta)$ La fonction α (rêverie maternelle, écoute de l'analyste) s'appose aux éléments β et les lie en éléments $\alpha - \beta$. La transformation se poursuit en créant une entité englobant de manière récursive la fonction α . La transformation aboutit alors à : $[(F(\alpha)(\alpha - \beta))]$ Les crochets [et] signifiant la création d'une entité psychique (barrière de contacts, croissance du moi, etc.).

Bion décrit deux mécanismes dans ce processus de transformation :

1. Le mécanisme contenant / contenu. Des parties du self, d'origine sensorielle, inassimilables psychiquement, sont projetées dans un objet contenant qui est ensuite introjecté. Le setting analytique constitue alors l'équivalent du self maternel.
2. La relation entre les positions kleiniennes $SP - D$ est conçue comme un processus d'interaction dynamique permanent $SP \Leftrightarrow D$ qui permet la transformation des éléments dispersés, sans lien entre eux, en des éléments liés, après la sortie de la position dépressive. Cette transformation est due à l'abandon de certaines qualités sensorielles des objets. C'est par ce processus que se créent les symboles.

Les conceptions de Bion sont parfois déroutantes par leur formalisme. On peut aussi être circonspect sur la praticabilité de son système de notation dans l'analyse. Mais il reste que sa théorie du processus d'introjection de la fonction α ainsi que sa capacité à créer des structures psychiques contenantantes (barrières de contacts, interface conscient inconscient), sont remarquablement congruentes avec les modèles d'intelligibilité de la complexité. La pensée de Bion est certainement un chaînon nécessaire pour une commensurabilité intelligente entre la psychanalyse et l'environnement scientifique contemporain :

« Les difficultés éprouvées par le patient qui souffre d'un trouble de la pensée ne sont pas différentes de

celles rencontrées par les savants et par tous ceux qu'intéresse l'établissement des faits : ces difficultés sont le résultat d'un échec à s'assurer des faits et supposent donc qu'on s'interroge sur la nature de cet échec. L'échec du patient qui souffre de troubles de la pensée prend de toute évidence sa source à l'intérieur de la personnalité. La psychanalyse de cet échec est impossible si l'on ne comprend pas le problème du philosophe des sciences et, inversement, le problème de ce dernier est incompréhensible si l'on ne possède pas une expérience psychanalytique des troubles de la pensée.²⁰ »

Rêver en complexité

Analyser dans le paradigme de la complexité nous permet de reposer différemment certaines problématiques clivantes entre psychanalyse et science. Acceptons l'idée – lamarckienne – que l'évolution des organismes vivants tend vers la complexification croissante. Le système mental est la phase ultime de l'évolution de la complexité sur une des différentes lignes évolutives du vivant. Cela ne signifie pas que la complexité d'un organe somatique, voire d'un organite, soit moins complexe que celle de l'esprit. Il existe une complexité prodigieuse à tous les niveaux du vivant. Mais l'intégration progressive des fonctions organiques au cours de l'évolution du vivant entraîne la nécessité de développement de systèmes de régulation dont l'intégration entraîne en retour le développement des fonctions mentales. Nous admettons que la vie psychique est implémentée dans la complexité des systèmes dynamiques neuronaux²¹. Elle en est une émergence mais elle est aussi en elle-même une structure complexe. La psychologie, la psychanalyse, les sciences cognitives, les neurosciences opèrent des sections locales à l'intérieur de la complexité de ce système et parviennent chacune à une intelligibilité sectorielle. Les sciences cognitives identifient les formes stables du traitement cognitif (modules de traitement de l'information), les neuro-

19. Bion W., *Éléments de la psychanalyse*, 1963, Puf, 1979n p.37.

20. Bion W.R., *Aux sources de l'expérience*, 1962, Puf, 1979, p.85.

21. Sur ce plan, cf. l'article précurseur d'André Bourguignon, « Articulation de la complexité du système nerveux central et de la complexité de l'organisation psychique », *Les théories de la complexité, autour de l'œuvre d'Henri Atlan*, Colloque de Cerisy sous la direction de Françoise Fogelman Soulié, Seuil, 1991.

ciences cherchent à décrire les implémentations de ces modules dans les structures neuronales, la psychanalyse vise à expliquer le sens des conduites, les relations d'objets, la signification des fantasmes, des rêves, des actes manqués. Sur un plan épistémologique, ces disciplines sont des vecteurs d'approche parvenant à définir chacune des secteurs de rationalité.

Nous prendrons comme exemple le rêve. Pour Freud, le rêve est le gardien du sommeil. Il exerce cette fonction en représentant les désirs de la veille comme étant déjà réalisés. Du fait de la persistance de la censure pendant le sommeil, et de l'attraction des désirs vers le sexuel refoulé, les représentations de désir subissent une distorsion destinée à les rendre opaques au moi du rêveur. Condensation et déplacement sont les principaux procédés utilisés par ce traitement. Le « texte » du rêve semble absurde car les représentations de désir ont été déguisées, mais il n'est pas le produit hasardeux d'un fonctionnement neurophysiologique altéré mais bien le produit d'une fonction psychique. Pour Bion, l'échec de la fonction α signifie que le patient ne peut pas rêver, donc ne peut pas dormir²². Le rêve réussi est bien le rêve oublié. Pour Freud, le rêve est le protecteur du sommeil nécessaire à l'organisme par la réalisation hallucinatoire de désirs, déformés par la censure, réélaborés secondairement dans le contenu manifeste. Ces désirs inconscients de la veille subissent l'attraction des désirs sexuels refoulés ce qui explique la sur-représentation des contenus sexuels et des organes génitaux, sous des déguisements symboliques. Enfin, le rêve freudien est dans une position singulière vis-à-vis du temps, car il contient des représentations de désir venant du passé individuel ainsi que des symboles associés, selon Freud, au passé phylogénétique de l'espèce humaine. En présentant le désir comme réalisé, il anticipe d'une certaine manière le futur²³.

Pour la neurobiologie, la fonction essentielle du rêve est d'être une activité mentale nécessaire à l'entre-

tien des réseaux neuronaux par la réactivation de la mémoire épisodique pendant le sommeil²⁴. La phylogénie des états du sommeil démontre que les états du sommeil ont tous leur utilité fonctionnelle²⁵. Les quatre états de sommeil, somnolence, sommeil lent léger, sommeil lent profond, et sommeil paradoxal (rêve) récapitulent les réponses adaptatives des organismes au cours de l'évolution. La sortie du milieu liquide et la nouvelle condition de pesanteur ont imposé aux organismes vertébrés l'hypotonie musculaire dans le sommeil. L'homéothermie des oiseaux et des mammifères a permis un gain adaptatif en rendant possible la colonisation du globe terrestre au-delà des zones tropicales. Elle a imposé une activation motrice permanente avec un risque d'épuisement élevé. Le système nerveux s'est adapté par le sommeil lent profond qui entraîne une réduction de consommation de glucose et d'oxygène dans le cerveau. Le sommeil lent facilite donc les processus réparateurs. Mais, *comme le système nerveux est ralenti pendant le sommeil profond, il s'en suit un risque de désafférentation synaptique* et donc une perte des expériences acquises par l'individu qui ont généré de nouvelles connexions synaptiques pendant la veille. Pour limiter ce risque, l'évolution a développé le sommeil paradoxal. Le sommeil paradoxal relance les fonctions synaptiques dans des conditions d'isolement sensoriel et de paralysie motrice. Le sommeil de l'Homme récapitule ces différents moments évolutifs mais curieusement leur acquisition chez l'enfant se réalise en ordre inverse. Du fœtus à l'adulte humain, les différentes contraintes apparaissent en ordre inverse de celui de l'évolution des espèces : le rythme circadien apparaît après le sommeil paradoxal et le sommeil lent.

La phylogénie du sommeil est en tous cas explicite. L'ensemble des phases du sommeil est une récapitulation nécessaire des adaptations. Le rêve se situe de de façon tout à fait remarquable entre la

22. Bion W., *Aux sources de l'expérience*, 1962, Puf, 1979, p.33.

23. Cf. dernier paragraphe de *L'interprétation des rêves*, 1900, Puf, 1967, « Certes l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé. »

24. Jouvét M., « Programmation génétique itérative et sommeil paradoxal », *Confrontations psychiatriques*, No 27, 1986. Sur l'histoire de la découverte du sommeil paradoxal (1959) et des conceptions neurobiologiques du rêve, cf. Debru C., « Le rêve : aspects épistémologiques », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Puf, 2004/4, 3, tome 129, pp. 331-337.

25. Jouvét M., *Neurophysiologie des états de sommeil*, Paris, CNRS, 1965 et Poirier R., *Phylogénie et ontogénie du sommeil*, Institut Danone, 2010.

dimension de l'individu, son expérience à l'échelle d'une vie, et la dimension de l'espèce. Le rêve assure le renouvellement de l'individuation en entretenant la variabilité des individus dans une population en stabilisant leurs expériences idiosyncrasiques au travers d'une visualisation en mémoire épisodique. C'est pour cela que l'expérience visuelle prédomine dans les rêves. Le rêve maintient la différence inter-individuelle car les expériences revécues en mémoire épisodique sont toutes distinctes selon les individus. Mais dans le même temps, le rêve est une récapitulation de l'évolution de l'espèce et maintient des comportements instinctifs. Les chats décérébrés des structures inhibitrices de la motricité montrent ainsi pendant le rêve des comportements de chasse, mais d'après Jouvét, pas de lordose, évocatrice de conduites d'accouplement²⁶. La survenue périodique du sommeil paradoxal – donc du rêve – permettrait de contrecarrer les effets idiosyncrasiques de la vie diurne – c'est-à-dire l'expérience de la vie de l'individu – et de permettre la conservation des caractéristiques génétiques. Les onde PGO (ponto géniculo occipitales) découvertes par Marc Jeannerod en 1963 seraient les porteuses de ces mécanismes de réactivation génétique. Toutefois, l'assimilation sommeil paradoxal rêve a été remise en question par la découverte de moments de rêve pendant le sommeil profond, du fait de l'activation de certaines aires corticales semblable aux activations du sommeil paradoxal²⁷.

Considérons maintenant la vie psychique comme le déploiement de la complexité évolutive des organismes. Elle est marquée à la fois par la récursivité permanente des fonctions, chacune pouvant s'appeler elle-même, et par la double temporalité, celle de l'individu et celle de l'espèce. Dans cette perspective, la thèse neurobiologique du rêve n'est pas en contradiction avec la théorie freudienne. Le rêve peut être nécessaire à l'entretien des réseaux neuronaux et dans

le même temps servir à la réalisation des désirs inconscients tout en préservant le sommeil lent et ses restitutions fonctionnelles. Le rêve de la phase paradoxale, dernière évolution de la complexité évolutive, peut servir à la réalisation des désirs inconscients (Freud), servir au maintien de l'individuation psychique par le soi (Jouvét) et protéger le sommeil profond nécessaire à la récupération somatique de l'organisme. Ce qu'apporte la psychanalyse est la singularité du sexuel dans le rêve. Dans l'espèce humaine, la pulsion sexuelle investit les processus neurocognitifs du rêve et les subvertit. Le contenu manifeste du rêve résulte des déformations sur le contenu latent des désirs refoulés, et ce contenu latent s'étaye sur les processus neurobiologiques de réactivation neuronale. Au fond, on est avec le rêve devant la même situation que le suçotement avec l'étayage de la pulsion sexuelle sur la fonction orale sur lequel Jean Laplanche a insisté dans sa conception du rapport entre le sexuel et ce qu'il appelle des montages auto-adaptatifs, c'est-à-dire en d'autres termes les fonctions neurocognitives²⁸. Le sexuel s'étaye sur le non sexuel et ce qui est valable pour les fonctions somatiques l'est aussi pour le rêve. Dès lors, la présence de symboles trans-individuels dans les rêves – à côté d'éléments purement idiosyncrasiques – est congruente avec la double fonction neurobiologique du rêve : assurer le maintien de la vie instinctive et les acquisitions de l'individu. Pour les organismes animaux depuis les oiseaux, le rêve est une fonction physiologique sélectionnée par l'évolution pour sa capacité à concilier les acquis individuels de l'expérience diurne et les acquis phylogénétiques de l'instinct. Chez l'homme, chez qui la fonction sexuelle a subi une évolution particulière, le rêve est sexualisé et exprime à la fois les désirs refoulés de la journée (contenu latent) et les organisateurs phylogénétiques de l'humanité (interdit inceste, désir œdipien, interdit du cannibalisme) s'exprimant dans les fantasmes originaires présents sous une forme détournée par la censure dans les rêves.

26. On peut voir là une différence d'appréciation notable sur la sexualité entre la neurobiologie et la psychanalyse. Pour la neurobiologie, n'est sexuel que le comportement orienté vers l'acte de reproduction alors que pour la psychanalyse la sexualité investit, percole pourrait-on dire, sur des objets non génitaux.

27. Debru C., « Le rêve : aspects épistémologiques », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Puf, 2004/4, 3, tome 129, p. 337.

28. Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Puf, 1987.

Conclusions

Nous n'avons fait qu'aborder certaines perspectives possibles de la complexité en psychanalyse. D'autres dimensions pourraient être explorées. Par exemple, le rapprochement entre les trois dimensions de la métapsychologie freudienne et les dimensions de la complexité pourrait dessiner une perspective fructueuse. La dimension économique, dont le champ métaphorique préférentiel est d'ordre financier avec ses investissements de désir, retraits, dépenses et contre investissements répond à la dimension énergétique des systèmes complexes. Ceux-ci consomment, produisent, investissent de l'énergie pour se maintenir, se développer et interagir avec d'autres systèmes. La dimension dynamique, dont le champ métaphorique le plus explicite est celui de l'hydrologie, science des flux et des pressions continues, pourrait être rapprochée au caractère continu, irrépressible, de la pulsion sexuelle qui détermine les trajectoires du désir. La dimension topique, faite d'instances en interactions, évoque des attracteurs dont la compétition constante crée ces trajectoires de la vie psychique que sont les états mentaux. Ce ne sont là que des rapprochements mais la vision d'ensemble du dernier Freud, celui de *l'Abrégé de psychanalyse* (1939) est bien celle d'une conception audacieuse de la complexité où les deux dimensions temporelles distinctes dans lesquelles se meuvent l'individu, l'espèce et la culture sont présentes :

« [...] le monde extérieur dans lequel l'individu se trouve exposé après s'être détaché des parents représente la puissance du présent, son ça avec les tendances héritées [*représente*] le passé organique et le surmoi venu s'ajouter plus tard [*représente*] avant tout le passé culturel dont l'enfant doit pour ainsi dire revivre l'expérience dans les quelques années de sa période précoce.

et plus loin, cette conclusion vertigineuse :

[...] Une partie des acquisitions culturelles a certainement laissé derrière elle son précipité dans le ça : maintes choses que l'enfant vit à nouveau connaissons un effet renforcé parce qu'elles répètent une expérience de vie phylogénétique très ancienne. (« Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le afin de le posséder. »). Le surmoi occupe ainsi une position intermédiaire entre le ça et

le monde extérieur, il réunit en lui les influences du présent et du passé. Dans la mise en place du surmoi on fait pour ainsi dire l'expérience d'un exemple de la manière dont le présent se transpose en passé.²⁹ »

Trois dimensions en interaction récursive, biologie (passé organique), culture, réalité extérieure, double temporalité celle de l'espèce (phylogénèse) et celle de l'individu, internalisation des dimensions, importance des conditions initiales (enfance), la pensée freudienne est au cœur de la complexité du fait humain. À ce titre elle mérite une place centrale que lui dénie aujourd'hui la neurobiologie et les sciences cognitives. C'est pourquoi, nous souhaiterions conclure par un éloge de la méthode analytique – à savoir la cure, l'association libre et l'analyse du transfert. Vecteur unique de pénétration de la complexité de la vie psychique, la rupture de la communication duale par le dispositif de la cure induit un processus récursif. La parole fait retour sur elle-même. Les mots, les tournures de phrase, les silences, les expressions reviennent et produisent des effets émergents. Régression, certes par la frustration de la demande inconsciente adressée à l'analyste, mais émergence aussi de nouvelles pensées, de nouvelles attitudes, de nouveaux fantasmes qui tissent le discours de l'analysant. La récursivité existe aussi à l'échelle plus large de la dynamique temporelle de la cure. Lacan a schématisé ces moments où la parole du sujet revient sur sa propre trace, retrouvant ainsi la question existentielle définie par sa structure (la mort, la sexualité), moments récursifs propices, parfois, à l'interprétation³⁰. On pourrait ainsi requalifier la cure analytique comme un dispositif orienté vers le déploiement de la complexité récursive et destiné à initier une dynamique de changement des trajectoires subjectives. Ce n'est pas là simplement une question de définition, car il s'agit bien, dans la situation de crise rencontrée par la psychanalyse dans le contexte actuel de l'histoire des idées, d'essayer de défendre la congruence de la psychanalyse avec l'épistémè contemporain – ce qui était le cas de la pensée freudienne lors de sa création et de sa diffusion

29. Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, 1939, OC, XX, Puf, 2010, p. 305.

30. « Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. » Lacan J., *Écrits*, Le Seuil, 1966, p.271.

– tout en tenant bon sur ce qui constitue sa radicale singularité : la subversion constante de l'individu par la pulsion sexuelle.

Références et bibliographie

- Abraham F. A., *A Visual Introduction to Dynamical Systems Theory for Psychology*, The Science Frontier Express Series, 1989.
- Atlan H., *Entre le cristal et la fumée*, Seuil, Paris, 1979.
- Atlan H., « L'intuition du complexe et ses théorisations », *Les théories de la complexité, autour de l'œuvre d'Henri Atlan*, Colloque de Cerisy sous la direction de Françoise Fogelman Soulié, Seuil, 1991.
- Bachelard G., *Le nouvel esprit scientifique*, Alcan, 1934.
- Bertalanffy L. von., *Théorie générale des systèmes : physique, biologie, psychologie, sociologie, philosophie*, 1956, Dunod, Paris, 1973.
- Bion W.R., *Aux sources de l'expérience*, 1962, tr. François Robert, Puf, 1979.
- Bion W.R., *Éléments de la psychanalyse*, 1963, Puf, 1979.
- Bion W.R., *Transformations, Passage de l'apprentissage à la croissance*, 1965, tr. François Robert, Puf, 1982.
- Bourguignon A., « Articulation de la complexité du système nerveux central et de la complexité de l'organisation psychique », *Les théories de la complexité, autour de l'œuvre d'Henri Atlan*, Colloque de Cerisy sous la direction de Françoise Fogelman Soulié, Seuil, 1991.
- Debru C., « Le rêve : aspects épistémologiques », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Puf, 2004/4, 3, tome 129, pp. 331-337.
- Freud S., *L'interprétation des rêves*, 1900, Puf, 1967.
- Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, 1939, OC, XX, Puf, 2010.
- Grunberger B., *Le narcissisme*, essai de psychanalyse, 1971, Payot, 1993.
- Husserl E., *Idées directrices pour une phénoménologie*, (trad. P. Ricœur), Gallimard, Paris, 1950.
- Kant E., *Critique de la raison pure*, 1781, Puf, 11^{ème} édition, 1986.
- Kohut H., *Le Soi, la psychanalyse des transferts narcissiques*, 1971, Puf, 1974.
- Lacan J., *Écrits*, Le Seuil, 1966.
- Lamarck, *Philosophie zoologique*, 1809, Garnier Flammarion, 1994.
- Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Puf, 1987.
- Le Moigne J.L., *La modélisation des les systèmes complexes*, Paris, Dunod, 1990.
- Mainzer K., *Thinking in Complexity*, Springer Verlag, Berlin, New York, 1996.
- Manneville P., *Structures dissipatives, chaos et turbulence*, Aléas Saclay, 1991.
- Morin E., Le Moigne J.L., *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Morin E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF, 1990, réédition, Paris, Le Seuil, 2005.
- Morin E., *La Méthode*, 6 vols, Paris, Le Seuil, 1977-2004.
- Poincaré H., *Calcul des probabilités*, Gauthier-Villars, 1912.
- Sherrington C., *The integrative action of the nervous system*, 1906, Cambridge, 1952.
- Sulloway F.J., *Freud, biologiste de l'esprit*, 1979, Fayard, 1981.
- Thom R., *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, 1966, Christian Bourgeois éditeurs, 1980.
- Varela F.J., *Autonomie et Connaissance, Essai sur le vivant*, Seuil, 1989.
- Virole B., *Topique de la complexité*, 2021, essai téléchargeable sur www.benoitvirole.fr
- Wildlöcher D., « La relation narcissique », *Traité de psychopathologie*, sous la direction de Wildlöcher D., Puf, 1996.